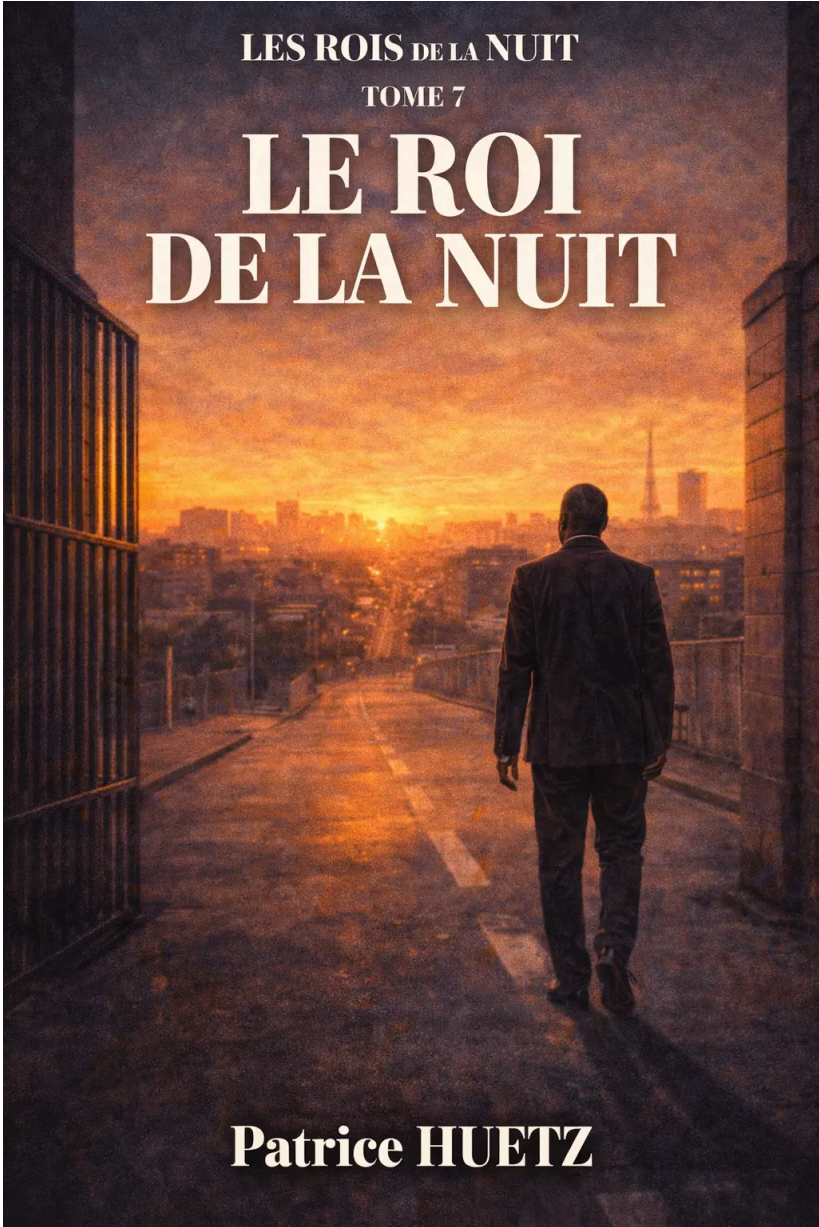


LES ROIS DE LA NUIT

TOME 7

LE ROI DE LA NUIT

Patrice HUETZ



Les Rois de la Nuit — Le Roi de la Nuit

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

La peur du rien

Janvier 2020 — Fleury-Mérogis

Ibra Konaté avait quarante-deux ans. Il avait passé dix ans entre les murs de Fleury-Mérogis — dix ans qui avaient déposé quelque chose dans ses os, une façon de se tenir dans l'espace, de calculer les sorties, d'entendre les bruits différemment. Dix ans ne s'effaçaient pas. On les portait. La question était comment.

Il lui restait deux ans minimum avant la libération conditionnelle, sous réserve que le dossier tienne. Son avocat Maître Pelletier estimait que les chances étaient bonnes — le comportement en détention, les ateliers, le projet professionnel soumis au SPIP. Il avait tout fait dans les règles depuis 2016. Avant 2016, c'était plus compliqué.

Ce matin de janvier 2020, il était assis à la table de sa cellule avec son carnet. La lumière d'hiver entrait par la fenêtre grillagée — grise, sans chaleur, mais de la lumière quand même. Il avait appris à apprécier la lumière.

Il nota, en haut d'une page blanche : *La Leçon Sept : la peur du rien.*

Ce n'était pas une peur qu'il aurait pu nommer dans les premières années. Les premières années, il y avait eu trop à absorber — le choc de la cellule, les règles tacites de la détention, les alliances à construire, les dangers à cartographier. Il avait survécu. Plus que survivre : il avait organisé.

Maintenant, à quarante-deux ans, avec deux ans de mur devant lui et une sortie visible à l'horizon, la question s'était posée avec une précision qu'il ne pouvait plus éviter : quand tu sors, sans le réseau, sans le territoire, sans l'argent de la rue — tu es qui ?

Pendant vingt ans dans les cités, son identité avait été construite sur trois piliers : le réseau, la réputation, le pouvoir. Il avait été le baron. L'homme à qui on s'adressait. Celui qui décidait. Ça avait une forme, une matière, un poids reconnaissable.

La prison avait cassé les trois piliers. Elle avait fabriqué une autre identité — le détenu. Aussi dépossédante à sa façon, mais au moins définie : on savait exactement ce qu'on était.

Dehors il y aurait quoi ? Ni baron ni détenu. Un homme de quarante-deux ans avec dix ans de manque dans le corps, un casier, un projet de réinsertion sur papier et la nécessité de tout recommencer depuis le début.

Il nota dans son carnet : *La peur du rien c'est pas la peur de mourir. C'est la peur d'exister sans les supports qui te donnaient ton existence. Le réseau me donnait une identité. La prison m'en a donné une autre. Dehors, il y aura quoi ?*

Son CPIP s'appelait Nguyen — Tran Nguyen, la quarantaine, méthodique, un homme qui avait passé quinze ans dans les services de probation sans jamais perdre ni la rigueur ni l'humanité élémentaire. Il dirigeait les entretiens avec précision, notait tout, ne promettait rien qu'il ne pouvait tenir.

Lors de l'entretien de suivi de janvier, Nguyen lui dit : « Votre plan de réinsertion est solide sur le papier. Passerelles 93, les ateliers

juridiques, le projet d'écriture. Mais j'ai pas vu de réponse à une question fondamentale. »

Ibra attendit.

« Qui vous êtes dehors ? »

Ibra dit : « Je sais pas encore. »

Nguyen hocha la tête. « C'est une bonne réponse. Honnête. Mais il faudra y répondre avant la sortie — pas après. Les gens qui sortent d'une longue peine sans avoir répondu à ça dérivent souvent. Pas parce qu'ils manquent de volonté. Parce qu'ils manquent de forme. »

« Une forme comment ?

— Une façon de se tenir dans le monde qui ne soit pas construite sur ce qui existait avant et qui ne peut pas revenir. »

Ibra reprit la phrase dans sa cellule. Il la retourna plusieurs fois.

Une façon de se tenir dans le monde.

Il n'avait pas encore la réponse. Il avait deux ans pour la trouver.

Il avait observé les sorties depuis dix ans. Certains hommes partaient et revenaient — six mois, un an, deux ans après, ils étaient là de nouveau, vieilli, défait, avec le regard de ceux qui avaient cru pouvoir et qui avaient découvert qu'ils ne pouvaient pas.

D'autres disparaissaient et ne revenaient pas — dans le bon sens. On n'entendait plus parler d'eux, ce qui voulait dire qu'ils n'avaient commis aucun fait qui aurait fait parler. Anonymes dans la ville, dans des travaux ordinaires, des vies ordinaires. C'était ça, le succès : ne plus faire parler.

Un troisième groupe — rare — refaisait quelque chose de visible mais différent. Quelqu'un qui ouvrait un truc dans son quartier. Quelqu'un qui écrivait. Quelqu'un qui accompagnait d'autres.

Ibra savait dans quel groupe il voulait être. Il ne savait pas encore exactement comment y arriver.

Il écrivit à Yasmine en mars 2020, quelques jours avant que le confinement ferme les parloirs. Il ne savait pas encore que ce serait la dernière lettre avant des mois — les nouvelles du virus arrivaient par bribes, les informations circulaient vite et mal.

Il écrivit : *Je suis en train de comprendre la dernière leçon que j'ai pas encore apprise. La peur du rien. Pas la peur de mourir — la peur de perdre tous les supports qui me donnaient une identité. Je me demande si c'est pas la peur fondamentale de tous les gens qui font ce que j'ai fait. Pas la cupidité, pas la violence. La peur qu'en dehors du réseau, t'es rien.*

Il posta la lettre le 14 mars. Le confinement fut annoncé le 17.

Les parloirs fermèrent le 19.

La réponse de Yasmine arriva début avril — une enveloppe avec son écriture appliquée, les guillemets français qu'elle avait appris à la fac.

Elle écrivait : *T'étais pas rien. T'étais juste perdu dans quelque chose de trop grand pour toi. C'est différent d'être rien. Rien c'est l'absence. Ce que tu décris c'est le mauvais chemin. Le mauvais chemin c'est quand même un chemin — ça veut dire qu'il y a quelqu'un pour le prendre. Toi t'es quelqu'un. T'as toujours été quelqu'un.*

Il lut cette lettre quatre fois. Il la glissa dans la poche intérieure du carnet qu'il gardait sous son matelas.

Il pensait à Yasmine qui avait vingt ans et qui comprenait quelque chose qu'il avait mis quarante ans à approcher. Il pensait que c'était la meilleure chose qu'il avait faite — pas le réseau, pas l'argent. Cette fille. Ces conversations.

Le confinement transforma l'espace carcéral d'une façon particulière. Les parloirs fermés, les activités réduites, les sorties en cour limitées. Une surpopulation qui attendait dans des cellules surchauffées.

Ibra travailla. Il relut ses textes — les portraits accumulés depuis 2014, les réflexions sur les Leçons, les fragments de ce qui allait

devenir un livre. Il les relut avec l'œil de quelqu'un qui commence à comprendre ce qu'il écrivait sans le savoir.

Il y avait là une trajectoire — un homme qui entrait en prison sans avoir jamais lu un livre en entier, qui apprenait à lire pour comprendre le droit, qui lisait pour comprendre le monde, qui finissait par écrire pour comprendre lui-même. Ce n'était pas une rédemption. C'était une construction.

Il nota : *Ce que j'ai construit ici, c'est moi aussi. Pas seulement le baron. Pas seulement le détenu. Ce type qui écrit la nuit dans une cellule de neuf mètres carrés. Ça, c'est une réponse à la question de Nguyen.*

La Leçon Sept n'était pas terminée. Mais elle avançait.

Il se fit une promesse ce printemps 2020, confiné dans sa cellule pendant que la planète tournait au ralenti.

Pas une promesse dramatique — pas de vœu au bord des larmes. Une décision, posée, réfléchie : quand il sortirait, il ne reviendrait plus jamais dans ce bâtiment, dans ce système, dans cette logique. Non pas par dégoût de lui-même, mais par conviction que cette vie-là était fermée et que s'y accrocher serait du gâchis.

Il avait deux ans. Il les utiliserait pour construire la réponse à la question de Nguyen.

Qui était-il dehors ? Il ne savait pas encore. Mais il allait le trouver.

La peur du rien était réelle. Il la connaissait maintenant par son nom. Nommer la peur, c'était la première façon de la tenir.

Son codétenu Samir avait quarante-sept ans et deux ans de moins à tirer qu'Ibra. Un homme du Nord — Roubaix — condamné pour fraude aggravée, pas de violence dans son dossier, une façon de regarder les choses avec un détachement philosophique qui irritait parfois Ibra et lui convenait d'autres fois.

Pendant les nuits du confinement, ils parlaient à travers la cloison. Pas de confidences profondes — des observations, des lectures récentes, des questions abstraites que la situation rendait concrètes.

Samir lui dit une nuit de mai : « T’as peur de quoi exactement, dehors ?

— D’être personne, dit Ibra.

— T’es quelqu’un depuis toujours. Le problème c’est que t’as mis le mauvais nom sur cette personne-là.

— C’est-à-dire ?

— T’as cru que tu étais “le baron”. T’es Ibra Konaté. C’est pas la même chose. Le baron peut plus exister. Ibra Konaté, lui, il existe encore. »

Ibra réfléchit à ça. C’était simple. Trop simple peut-être. Mais la simplicité avait parfois la vertu de couper les nœuds.

Il nota dans son carnet le lendemain matin : *Le baron est mort. Ibra Konaté existe encore. La question c’est ce qu’Ibra Konaté va faire de ce qui reste.*

À la fin de l’hiver 2020, il fit une liste. Pas un plan de réinsertion pour le SPIP — ça, il l’avait déjà. Une liste pour lui-même.

Ce que j’ai : — Dix ans d’étude en cellule. Droit, sociologie, littérature. — Des textes écrits. Portraits, réflexions, les Leçons. — Fatoumata, qui a tenu. — Yasmine, vingt ans, qui comprend des choses. — Passerelles 93, qui a dit oui à ma proposition. — Un cerveau qui fonctionne encore, pour l’essentiel.

Ce que je n’ai plus : — Le réseau. — L’argent. — Le territoire. — La réputation du baron.

Il relut les deux colonnes.

La première colonne était plus longue qu’il ne l’aurait cru en 2015. Il avait construit pendant dix ans sans se rendre compte qu’il construisait.

La deuxième colonne était courte. Et ces choses perdues, en réalité — elles avaient été des accessoires, pas le fond.

Il plia la liste et la colla dans le carnet, à côté de la lettre de Yasmine.

La peur du rien commençait à avoir moins de prise.

En juillet 2020, Nguyen fit le bilan semestriel. Le dossier de libération conditionnelle avançait. Passerelles avait répondu positivement. L'éditeur que Maître Pelletier avait contacté avait exprimé un intérêt de principe pour le manuscrit.

Nguyen dit, en fermant son dossier : « Vous avez fait quelque chose de rare ici.

— Quoi ?

— Vous avez trouvé la réponse à la question avant d'être dehors. La plupart des gens la cherchent une fois sortis, et ils cherchent dans l'urgence, sous la pression. Vous, vous avez eu le temps. »

Ibra dit : « Le temps, j'en avais pas le choix.

— Non. Mais vous l'avez utilisé. C'est pas la même chose. »

Il ajouta : « La prochaine étape — et c'est la plus difficile — c'est de garder cette clarté une fois dehors. Quand il y aura du bruit autour de vous, des gens du passé, des sollicitations, la fatigue des premières semaines. Garder la clarté sans les murs qui la forcent. »

Ibra dit : « Je sais. »

« Vous savez que ça va être difficile.

— Je sais que je dois pas croire que je suis immunisé parce que j'ai réfléchi. »

Nguyen le regarda. « C'est la meilleure chose que vous auriez pu me dire. »

L'année 2020 finit dans le confinement et les masques. Les parloirs avaient repris en juin, avec des plexiglas, des distances. Fatoumata était venue deux fois. Yasmine une fois — elle était à la fac, à Lyon maintenant, les déplacements compliqués.